TRADUCTION(S) ET POESIE EN VUE D'UNE POIETIQUE DU PASSAGE LITTERAIRE

Maria Cristina Pîrvu El Ouardi

‹‹ *Comment appeler le traducteur ?*
Tu l'appelleras le vagabond des écumes. ››
(Michel Butor, *Frontières*)

La traduction **est** poésie – voilà l'idée en faveur de laquelle notre intervention veut plaider. L'acte de traduction est fait de plusieurs gestes et attitudes qu'on retrouve dans l'instauration du poème. Le passage d'un « texte de base ›› vers un « texte-cible ›› est un faire littéraire qui ressemble beaucoup à la création poétique.

Traducteur du Virgile, Paul Valéry souligne la relation étroite entre les deux conduites créatrices :

J'eus devant mon Virgile, la sensation (que je connais bien) du poète au travail […] ce sont toujours, au fond, les mêmes problèmes, c'est-à-dire les mêmes attitudes : l'oreille intime tendue vers le possible, vers ce qui va se murmurer « tout seul », et murmuré redevenir désir ; le même suspens et les mêmes précipitations verbales […][1] .

BDD-A4942 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:34 UTC)

Poète et traducteur, Paul Valéry écrit ces lignes en poéticien : il s'intéresse au *travail* par lequel l'œuvre poétique (ou la traduction) vient au monde, et à ses implications psychologiques (« problèmes, attitudes »). Dans la traduction d'un texte, il se produit une certaine appropriation de celui-ci (« mon Virgile ») ; l'œuvre de *l'autre* essaie de se faire *sienne*, sa traduction est une reprise des étapes qui ont mené à son instauration – dans la proximité d'une même œuvre, on part de nouveau à la recherche de l'expression et de l'« inspiration » (« l'oreille intime tendue vers le possible »), le « désir » d'œuvre naît une deuxième fois, avec cet auteur second qui est son traducteur (« et murmuré redevenir désir »), etc.

Dans une perspective similaire, l'intention de notre étude est de démontrer, à partir d'un corps de cinq définitions du faire poétique, l'appartenance de la traduction à la famille de la Poésie (au sens d'instauration de la poésie).

Elle s'appuie sur un essai d'approche phénoménologique de la traduction en français du poème *Vedere în acțiune* de Nichita Stănescu : le cheminement entre le roumain et le français, entre un poème et le possibilité d'un autre, sera accompagné d'un regard poïétique qui pourrait surprendre sa nature profondément poétique.

Nous commençons avec la présentation du texte d'origine et de sa possible traduction en français :

BDD-A4942 © 2004 Editura Universității din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:34 UTC)

Vedere în acțiune	*Vue en action*
Am început să înțeleg cîte ceva	*J'ai commencé à comprendre quelque chose*
în ceea ce ştiu	*de ce que je sais*
În mine e un ochi	*En moi, il y a un œil*
Înlăuntrul meu	*à l'intérieur de moi*
Până nu-mi zdrențuiesc trupul	*Avant que je ne mette mon corps*
În planete,	*en lambeaux-planètes,*
El nu-mi va atrage viaţa	*il n'attirera pas ma vie*
La sine.	*chez soi.*
Şi chiar dacă mă spinteci,	*Et même si l'on m'éventre.*
El,	*Lui,*
ochiul dinlăuntrul meu,	*l'œil du dedans,*
nu va curge în afară.	*ne va pas s'écouler dehors .*
Strig : Da!	*Je crie : Oui !*
El este vederea în acțiune.	*Il est la vue en action.*
Nu are trup decât de jur	*Il n'a pas de corps que tout*
Împrejurul lui.	*Autour de soi.*
Acționează înlăuntru, mai ales	*Il agit à l'intérieur, surtout*
Înlăuntrul său însuşi	*À l'intérieur de soi même.*
Are caracter abstract, –	*Son caractère est abstrait,–*
deşi pot bea apă peste el,	*Même si je peux boire de l'eau au-dessus de lui,*
apă cu peşti	*de l'eau aux poisons*
cu străfund de mare	*aux tréfonds de mer*
cu țărm,	*au bord de mer,*
cu dealuri, cu munți	*aux collines, aux montagnes*
la marginea câmpiei,	*à la limite de la plaine,*
cu nori plutind în aerul acela...	*Aux nuages flottant dans l'air…*
Strig: Da!	*Je crie : Oui !*

BDD-A4942 © 2004 Editura Universității din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:34 UTC)

Ochiul acesta nu se elimină.	*Cet œil ne s'élimine pas.*
El este vederea	*Il est la vue*
în acțiune.	*En action.*
Ea vede. Eu sunt orb. Ea vede.	*Elle voit. Je suis aveugle. Elle voit.*
El e înlăuntrul meu,	*Il est à l'intérieur de moi,*
şi dureros şi mişcător.	*Et douloureux et mouvant.*
El e abstract, atât de abstract	
Încât	*Il est abstrait, si abstrait*
Existența mea concretă	*Que*
Trece printr-un mare pericol.	*Mon existence concrète*
	Traverse un grand danger.
El fără mine însă	
nu există.	*Il n'existe pas, pourtant,*
Eu fără el par a exista.	*Sans moi.*
	Je semble exister sans lui.
El e în mine.	
Nu se vede.	*Il est en moi.*
E în acțiune[2].	*On ne le voit pas.*
	Il est en action.

Pour obtenir un minimum nécessaire de clarté, nous ne notons les variantes de traduction qu'au fur et à mesure que nous avançons dans leur analyse poïétique, guidée par un nombre de tentatives significatives de circonscrire le phénomène poétique :

BDD-A4942 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:34 UTC)

1. ***Le vers, cette hésitation prolongée entre le son et le sens*** [3]

Le poème ne se construit pas seulement *par une hésitation prolongée entre le son et le sens,* mais par une hésitation généralisée ; le poète *hésite* entre le langage et le silence, entre un mot et un autre, entre une mise en page et une autre, etc. Faire de la poésie, c'est *hésiter* ; il y a dans la naissance du poème une oscillation primaire, un tremblement du premier pas qui risque sans cesse d'en être le dernier, un perpétuel tâtonnement du recommencement.

Le traducteur hésite toujours entre ses variantes, entre la fidélité envers « le sens » et la fidélité envers « le son » du texte à traduire. La traduction du poème roumain *Vedere în acțiune* pose des problèmes dès le titre – le mot roumain « vedere » nomme la faculté de voir, d'où la possibilité de le rendre par le français « vue » qui déclenche une ambiguïté inexistente dans la langue d'origine. En français, l'homonymie du substantif « vue » et de la forme de féminin du participe passé du verbe « voir » engendre une ambiguïté dans le titre du poème que seule la lecture du texte entier pourrait résoudre. Une autre variante de traduction du « vedere » tente de récupérer la valeur particulière que cette forme grammaticale possède en roumain – « vedere » est l'infinitif long du verbe « a vedea » (v. le lat. *video, videre*) et son statut double de forme verbale et de substantif lui confère un véritable titre de noblesse dans sa langue[4]. Faute d'un correspondant direct dans la langue cible, la spécificité de « vedere » pourrait être suggérée par « le voir », forme qui rend le sens d'action qui existe dans le poids sémantique du mot « vedere ». Son désavantage se manifeste dans la deuxième partie du poème, quand le jeu sur la différence de genre devient significatif : « Ea vede. Eu sunt orb. Ea vede »/ « Elle voit. Je suis aveugle. Elle voit.». La variante « le voir » perd le féminin du nom « vue » que la forme « elle » évoque, peut-être, dans ce vers.

BDD-A4942 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:34 UTC)

Si l'on choisit comme titre juste *Voir en action*, on maintient le même déficit.

De telles hésitations marquent tout le parcours de la traduction. « Comprendre quelque chose » ou « comprendre un petit peu » ? Il y a une différence de degré entre « ceva » et « câte ceva », mais « un petit peu » est trop dépréciatif dans ce contexte. « Déchirer » ou « mettre en lambeaux » ? « Je crie » ou « je m'écrie »? « Si abstrait » ou « tellement abstrait » ? Pour des raisons de *son*, on choisit la forme la plus rapide, « si ». « Il ne se voit pas » ou « on ne le voit pas » ? etc.

L'impératif d'une forme unique qui reflète la forme initiale du poème oblige le traducteur à trancher net entre les variantes qui le hantent, et ainsi les hésitations ne laissent pas (trop) de traces dans l'expression finale de son travail. Leur rôle est pourtant primordial dans le développement de son faire : la multiplicité des voies à suivre traduit la lecture plurielle qu'il fait du texte, sa maîtrise des instruments offerts par le langage, mais aussi (et surtout) un certain état d'esprit qui explique la densité de son travail.

A part toutes ces hésitations ponctuelles auxquelles l'expose la confrontation avec le texte et le langage, le traducteur vit toujours une hésitation première qui définit l'attitude envers son travail : on hésite entre le texte à traduire et sa traduction. Est-ce qu'il est possible de traduire l'œuvre en question? Doit-on le traduire ? Qu'est-ce qu'on peut en traduire ?

Traduire **ou** ne pas traduire ?

2. ***J'appellerai* retrait *un mouvement typiquement poétique. […] La poésie est ce qui tourne […]***[5]

Il y a le retrait comme refuge, comme échappée, et il y a le retrait comme répétition. La traduction ne vit pas sur le même plan avec l'œuvre d'origine, elle se retire du cadre de la création

BDD-A4942 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:34 UTC)

première, elle est *une autre* œuvre. Son retrait est visible dans ce « reste » que l'acte de traduction laisse derrière lui, c'est sa « trahison » par rapport au texte d'origine.

La version française ne peut pas rendre ces formules différentes de l'intériorité qui existe dans la langue roumaine, dans ses ressources archaïques et poétiques que le poète exploite dans sa *Vedere în acțiune* : « în mine », « înlăuntrul », « dinlăuntrul ». Il y a beaucoup d'éléments qui échappent à la traduction, qui se retirent de la traduction, mais on peut envisager l'acte de traduction lui-même comme un retrait du monde des œuvres proprement-dites dans un circuit de l'intermédiaire, dans un espace littéraire particulier qui mérite bien une étude détaillée (il serait très intéressant d'analyser des textes de traduction dans la lumière de l'écriture du texte d'origine, de l'auteur d'origine, et de l'écriture du traducteur telle qu'elle se manifeste dans les livres dont il est lui-même l'auteur – la plupart des traducteurs sont aussi des écrivains à part entière).

La poésie est ce « qui tourne ». Si elle vit par la force du *versus*, la traduction elle aussi connaît le chemin de retour et de la reprise. Le traducteur revient sur certains de ses choix, grâce aux contraintes ultérieures qu'il découvre dans le texte à traduire ; « voir en action » aurait eu, en tant que titre, une sonorité plus intéressante, mais il n'aurait pas attiré l'attention sur cette présence féminine qui habite le poète : *la vue* – « Elle voit. Je suis aveugle. Elle voit. » Une fois arrivé à ce vers, le travail de traduction doit revenir au titre et retenir la variante *Vue en action*. De même pour la dernière strophe ainsi que pour l'avant- dernière strophe : on peut changer de topique pour respecter les structures françaises et traduire « însă » par un « mais » en tête de phrase ; « Mais il n'existe pas sans moi ». La dernière strophe insiste quand même sur le contraste il/ je, les deux pronoms ouvrant des vers et des phrases ; « eu fără el par a exista./ El e în mine » ; l'accent tombe sur ces éléments pronominaux, donc il faut revenir

BDD-A4942 © 2004 Editura Universității din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:34 UTC)

dans l'avant- dernière strophe et respecter la topique roumaine par le détour du « pourtant » : Lui, sans moi, pourtant, il n'existe pas/ Il n'existe pas, pourtant, sans moi.

3. ***La Poésie est l'expression des hauteurs du langage. […] La poésie est établie sur le mot ; sur la tension organisée entre les mots, c'est le « chant » […]***[6]

Les « hauteurs du langage » est un syntagme qui ne dit pas seulement la noblesse de l'expression poétique, mais surtout les dangers et les risques qu'elle court. La poésie n'est pas une activité « jolie » ou sereine, elle réclame le dur combat d' « une absolue création »[7].

Parfois les audaces du traducteur s'installent dans une telle zone de haut risque. Comme le poète, le traducteur franchit certaines limites et propose une variante telle : « Avant que je ne mette mon corps/ En lambeaux-planètes » là où le texte roumain avait : «Până nu-mi zdrențiesc trupul/ în planete ». La variante du verbe « déchirer » pour « a zdrențui » semble respecter davantage la structure des vers roumains, mais le verbe « déchirer » ne rend pas la force du mot roumain formé à partir du nom « zdreanță » (« lambeau »). Le groupe verbal « mettre en lambeaux » impose au traducteur d'écrire un vers tel « en lambeaux-planètes », ce qui explicite trop, mais crée de la poésie par l'inattendu de la juxtaposition.

4. ***Mettez le lieu commun en place, nettoyez-le, frottez-le, éclairez-le de telle sorte qu'il frappe avec sa jeunesse et avec la même fraîcheur, le même jet qu'il avait à sa source, vous ferez œuvre de poète*** [8]**.**

Cette définition correspond à un certain désir qui anime la poésie et qui est le désir du « simple », mais elle évoque aussi le travail sur le cliché qui retrouve, ainsi, sa force d'expression.

BDD-A4942 © 2004 Editura Universității din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:34 UTC)

La traduction illustre à merveille le premier cas : elle doit éviter les complications inutiles et chercher toujours les variantes qui respectent le plus le texte d'origine, qui se tiennent à la lettre et à l'esprit du texte, car « c'est lui qu'il faut rendre ». Le style du traducteur ne doit pas oblitérer le style de l'auteur.

Ainsi, la traduction ne s'acharnera pas à rendre le texte «encore plus poétique », sa haute mission est de le restituer dans l'intégralité de sa poésie. Pour « vedere în acțiune », on ne doit pas se préoccuper de la trop grande ressemblance entre « en action » et « în acțiune », car le calque n'est pas opéré par le traducteur, il existe dans la langue. On ne doit pas interroger des variantes comme « la vue qui agit » ou « l'agir de la vue » ou « l'action de la vue », etc., quand « en action » existe déjà.

La traduction est capable de récupérer les lieux communs par une nouvelle mise en contexte. Dans les vers « existența mea concretă/ trece printr-un mare pericol », la traduction se heurte à des phrases telles *traverser des périodes difficiles, passer des épreuves, courir des dangers.* Ses contextes figés dans le bon usage de la langue seront travaillés par la traduction, qui dans son effort de se tenir le plus possible au texte, forgera un vers tel « traverse un grand danger ». La traduction doit accomplir la mission de la poésie, qui, dans la vision de Rimbaud, est celle de « trouver une langue ». La langue cherchée par la traduction doit respecter les systèmes de la langue cible et de la langue de base, mais aussi l'acte de parole représenté par le texte en question. Déterminée par ces paramètres singuliers, cette langue sera, elle aussi, singulière.

5. ***[la poésie] est action, elle est passion, elle est puissance, et novation toujours qui déplace les normes […]***[9]

Ce double caractère de passion et action subsiste dans le cas de l'acte de traduction : la traduction franchit des limites (comme celles de la langue, par exemple), mais elle reste toujours assujettie au texte de base.

BDD-A4942 © 2004 Editura Universității din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:34 UTC)

Le poème roumain évoque le bord de la mer et le bord de la plaine par des mots spécifiques : « ţărm », « margine ». Dans les contextes donnés, la langue française a le nom « bord ». La traduction subit la loi du texte de base et *agit* sur la langue cible, en force les limites par l'invention d'une « limite de la plaine ». Le traducteur s'efface derrière l'auteur, comme la poésie qui « se forme et se communique dans l'abandon le plus pur […] »[10].

Traduire la poésie est une activité qui frise l'impossible ; les grands poètes sont ceux qui appartiennent à leurs langues. La poésie ne rejette pas pourtant la traduction : *la traduction est poésie*, car elle se construit selon le modèle dont la poésie se crée. *La traduction* rencontre *la poésie* dans son *faire* même : elle touche à son cœur. Entre deux langues, entre deux textes, entre deux consciences, la traduction a toute la fragilité et la force du *passage*. A son tour, la poésie *traduit* des états, des rythmes, des signes du monde. Il serait difficile de dire laquelle marche dans les traces de l'autre : *êtres du passage.*

NOTES:

[1] Paul Valéry, in Serge Bourjéa éd., *Génétique et traduction*, L'Harmattan, Paris, p.5.
[2] Nichita Stănescu, *Ordinea cuvintelor* versuri (1957-1983) vol.II, Cuvânt înainte de Nichita Stănescu, Prefaţă, cronologie şi ediţie îngrijită de Alexandru Condeescu cu acordul autorului, Editura Cartea Românească, Bucureşti, 1985.
[3] Paul Valéry, Cahiers IV, Gallimard, Paris, p.782.
[4] Constantin Noica, *Cuvînt împreună despre rostirea românească*, Humanitas, Bucureşti, 1990.
[5] Arnaud Villani, *Poétique du retrait*.
[6] Pierre-Jean Jouve, *En Miroir.*
[7] Idem.
[8] Jean Cocteau, *Le secret professionnel.*
[9] Saint-John Perse, *Allocution au Banquet Nobel du 10.12.1960*, Gallimard, Paris, p.244.
[10] Paul Valéry, *Préface de l'Anthologie des poètes de la NRF.*

BDD-A4942 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:34 UTC)